

LES MÉMORABLES

Quand Larbaud parle de lui-même

1931

J'ai plaisir à faire parler de Valery Larbaud ceux qui l'ont connu dans sa jeunesse. Mais quand je le lui dis, il frémit :

— Non, non ! pas celui-là !

— Il vous admire pourtant.

— Oui, bien sûr, oui, oui, mais il ne connaîtra jamais bien que lui.

Je venais de citer Léon-Paul Fargue puis Francis Jammes :

— N'acceptez pas les yeux fermés tout ce qu'ils vous raconteront sur moi ; malgré cette amitié affichée, amitié avec des hauts et des bas, mais sincère, je n'en doute pas ; pour eux qui sont toujours dans les ennuis — comme si je n'en avais pas, moi, et d'abord cette santé déplorable ! — je suis éternellement « le milliardaire » ! Dans mon condisciple, Marcel Ray, par exemple, j'ai une confiance absolue. Tenez, si Gaston Gallimard n'était pas un de mes plus vieux amis, la vente de mes bouquins ne m'intéresserait même pas : Valbois bien cultivé me rapporterait davantage.

— Jean Royère se fait gloire de vous avoir révélé dans *la Phalange* ?

— C'est exact et je lui en ai beaucoup de gratitude.

— J'ai rencontré deux fois Royère. Chaque fois, sachant que c'est vers 1900...

— C'est en 1908, précise Larbaud, que je lui portais une nouvelle d'*Enfantines*.

— Je sollicitais sa mémoire, il en était très content ; je le remarquais d'autant plus qu'il s'était montré amer à l'égard des gens de sa génération. Ainsi, sur Paul Valéry, oh ! que d'absurdités qui, sur le moment, me firent douter de son caractère et de son jugement. Royère, très tranquillement, m'asséna que : « Paul Va-

léry ne possédait aucune culture, qu'il demeurait un petit expéditionnaire du Ministère de la Guerre (ou de la Marine), triste et nul. » Etait-ce bête ! C'est qu'il y a Mallarmé entre eux, et le parti qu'en a tiré Paul Valéry, son succès, le culte « indécent » que l'auteur déjà oublié de *Sœur de Narcisse Nue* me reproche d'entretenir. Il pensait que vous, Larbaud, qu'il revendiquait l'honneur d'avoir encouragé au moment psychologique de la destinée, vous resteriez un noble méconnu ; noble, c'est vrai, mais méconnu, c'est excessif !

— Je ne souhaite pas être plus connu que je le suis, reprit gentiment Larbaud, ah ! si gentiment ! Je ne souhaite pas être plus connu que je le suis, mais exactement. J'aimerais tellement que mes lecteurs eussent de moi un portrait ressemblant non flatté, mais juste... L'œuvre poétique de Jean Royère n'est pas du tout négligeable, vous savez ?

*Mon âme au passé se promène
Amphitryon en mal d'Alcmène...
Gît le lit avare du Temps.*

C'est lui, Royère, dans la préface d'un de ses recueils, qui a écrit : « Ma poésie est obscure comme un lys. » Non Mallarmé à qui on l'attribue.

L'an dernier, rapportant au *Manuscrit autographe* (1) les épreuves corrigées de mon article sur « La nouvelle psychologie du langage d'après le R.P. Jousse », je vis Royère qui me raconta qu'au début du siècle, un monsieur — très gros et très jeune, la concierge le lui spécifia — était venu le voir rue Lauriston où il habitait « un grand appartement » et, en son absence, avait laissé un manuscrit et sa carte : « Valery Larbaud des Estivaux, Licencié es Lettres ». Cette carte impressionna défavorablement ce tenant du symbolisme absolu, ainsi qu'il le confia aussitôt à Thibaudet, son ancien collègue à l'École Descartes, alors très fier de ce *Sillon de Sang* que le *Mercure de France* venait de publier. Ayant fini par prendre connaissance du manuscrit de cet « homme du monde et licencié » qui sollicitait son entrée dans son Cénacle, Royère, enthousiaste, convoqua son auteur.

Aujourd'hui, j'ai revu Royère dont Saint-Pol Roux prétend qu'il habite la tradition millénaire et non la séculaire et « qu'il permanera parmi les purs ». Malgré ce langage affecté, un air simple, il a passé ses vacances à Dinard, il en sort tout rose et sans aucune amertume ; il a repensé à notre première conversation sur Larbaud et il a encore des choses à me dire.

(1) Revue d'Armand Godoy dont le richissime poète cubain est le mécène et Royère le secrétaire.

— Notre intimité date de vingt ans. J'ai assisté à l'éclosion de son œuvre. Je me suis emballé le premier. J'ai publié son *Portrait d'Eliane à quatorze ans* dans le N° 26 de la *Phalange*, numéro du 20 août 1908. Et en tête ! Un inconnu ! Dans le même numéro, un article paraissait sous la rubrique « Lettres anglaises ». Ce furent ses débuts officiels dans la littérature. Il avait bien donné dans une ou deux revues obscures quelques études de critique littéraire et notes bibliographiques, mais je le répète, il était totalement inconnu. Au commencement de cette même année 1908 avait paru chez Messein, l'éditeur de Verlaine et de Laforgue qui, tous les deux, le passionnaient, un livre tiré à deux cents exemplaires, sous deux couvertures différentes, à ses frais. C'était intitulé : *Poèmes par un riche amateur* sous la signature de *Barnabooth*. Mon nouvel ami me remit ce livre en m'avouant en être l'auteur. Il me parla longuement de ce *Barnabooth* qui le hantait depuis longtemps. Les vers étaient faits d'après cette psychologie imaginaire. J'en fus considérablement frappé et demandai à Valery Larbaud s'il aurait fait ses vers autrement au cas où il ne les aurait pas mis sur le compte de son personnage. Celui-ci avait été formé par Larbaud de détails empruntés à des êtres existants, notamment un fondé de pouvoir de sa mère, farci de quelques traits autobiographiques formidablement grossis. Ce personnage, une fois né dans le cerveau de Larbaud, le tyrannisait, me dit-il, et lui imposait ses vues. « Les vers sont de moi, mais ils sont aussi de Barnabooth ; sans ce prête-nom, ils seraient sans doute venus autrement. Barnabooth et Larbaud ont collaboré, conclut-il avec un profond sérieux. Il ajouta que son Barnabooth était déjà vieux en 1908 et qu'il l'avait créé dès l'âge de seize ans.

— Un condisciple de Louis-le-Grand, mis à la porte, Barbe-rousse ou Barbarousse, le lui avait inspiré.

— En classe, Larbaud avait déjà écrit un très long *Barnabooth*, mais tombé malade, croyant mourir, il avait brûlé le manuscrit. Une fois guéri, il songea à le ressusciter. Le *Barnabooth* publié à la N.R.F. est au moins le troisième état de la rhapsodie.

Larbaud est un esprit doué d'une objectivité unique, son don de sympathie est exceptionnel. Il est né l'historiographe de ses idées et de celles des autres. Qu'il invente des personnages ou qu'il écrive sur des êtres réels, il procède de la même façon. Tout vit dans son esprit d'une vie distincte de la sienne : les personnages, les thèmes littéraires, les concepts, et quand il se mêle à ses personnages ou à ses idées, il ne fait qu'exploiter le fond que la nature lui a donné. Or, c'est exactement comme cela que pensait et que narrait John-Antoine Nau que Larbaud admirait déjà grandement en 1908 et que Royère lui fit connaître à la *Phalange*. Lar-

baud, qui est très modeste et qui aime les autres encore plus que lui-même, se reconnaît en partie le disciple de Nau. Les vers de *Barnabooth* sont tributaires de ceux de *Hiers bleus*.

— Je connais, dis-je à Royère, je connais deux vers de John-Antoine Nau, deux vers seulement :

Il faisait un temps doux, pâle aussi ce jour-là...

Ma solitaire, ma débile force errante.

— Vous avez raison : ils ont l'air de sortir des *Poèmes du riche amateur*.

— C'est chez moi, à la *Phalange*, que Larbaud a rencontré Nau, reprit Royère. Effroyablement timides tous les deux, Nau ne voulait voir personne. Ils parlèrent ensemble anglais et espagnol. Depuis, ils se sont beaucoup écrit, dans toutes les langues. La physionomie de J.-A. Nau, éternel voyageur, séduisit le nomade Larbaud.

— Nau aimait les villes d'où l'on voit la mer, comme Larbaud.

— Il avait pensé vivre à la Martinique. En France, il habita Saint-Raphaël, en Vendée, en Bretagne ; en Espagne, à Malaga, Majorque. Il eut une maison et un verger en Andalousie. C'est à Saint-Tropez qu'il apprit qu'il avait le Prix Goncourt pour *Force ennemie*, à quarante-trois ans, le premier Goncourt que l'Académie distribuait, en décembre 1903. *Force ennemie* donna d'un seul coup à John-Antoine Nau la célébrité d'Edmond Rostand.

— Ça ne se sait plus guère, Monsieur Royère. Ce nom, peut-être, difficile à retenir, bizarre...

— Pas plus bizarre que Saint-Léger Léger ; Saint-John Perse ! Il se nommait Eugène-Léon Edouard Torquet. Sa mère l'appelait Gino quand il était petit (né à San Francisco en 1860 d'un ingénieur, tout ce qu'il y a de Français). Il signa J. Nau. Nau signifie en catalan : l'amour pur de la mer et de l'errance.

Royère partit de cette « errance » et métaphysiqua. Pour un peu, il eût fait de Larbaud un symboliste à charabia. Ce qui lui fut le plus agréable, ce fut de me dire précipitamment :

— La légende de *Barnabooth*, de l'homme extraordinairement riche, était devenue la sienne quand je le connus. Il souffrait de cette réputation. Il avait une telle peur qu'on l'imprimât pour son argent ! Lui qui ne vivait que pour la littérature, il aurait renoncé pour toujours à celle-ci si on lui avait montré qu'on le prenait pour son argent et non pour son talent. Il m'écrivit : « Vous m'avez donné une place d'honneur dans la *Phalange* où écrivaient les auteurs les plus célèbres de l'époque. Vous m'avez mis au rang des premiers. Vous m'avez poussé à ce rang et ne m'avez rien demandé, même pas de m'abonner à la *Phalange*. Vous m'avez aussi donné confiance en moi-même et confirmé dans ma vocation. »

Jean Royère me dit encore :

— J'ai beaucoup de souvenirs sur Larbaud. Je pourrais vous en égrener tout un rosaire.

Ce rosaire m'évoqua la prière. Il ne savait pas que Larbaud protestant s'était converti au catholicisme. Il s'étonna :

— Je l'ai connu plutôt superstitieux, fit-il avec rapidité.

Mauriac renaît

22 AVRIL 1932

Il est levé. La fenêtre est ouverte, et dans la pièce attenante au salon havane clair, ses maigres épaules sous la croix, il a tout son Greco. Point de col, une petite cravate de chasse pend à son cou, cache la plaie de la gorge qui ne veut pas se fermer. La voix est faible, voilée, d'autant plus émouvante.

— Trois jours avant mon élection assurée à la Présidence des Gens de Lettres. Le succès du *Nœud de Vipères* ! Le *Jeudi Saint* venait de paraître. Le *Jeudi Saint* où je conseillais la douleur aux autres pour les épurer, aux autres !... Bonne mise au point, me dit-il en posant sa main décharnée sur mon bras.

Il ne dramatise nullement les choses ni ne songe à les dédaigner par pose. Le sourire du mystique. Un détachement, une hauteur. Prêt pour le plus grand livre.

— De Gennevilliers porte le diable en terre, s'essouffle-t-il, il était d'un pessimisme ! Autant, qui m'a opéré, c'est le contraire. J'ai eu une de ces fièvres ! Et je voyais tous ces hommes autour de mon lit, dans l'ombre, tout ce qu'il y a de mieux à Paris en fait de médecins, avec des airs ! La fièvre, j'en ai encore un peu en ce moment. J'en aurais davantage si je mangeais de la viande. Tout de même, ce soir, j'essaierai une aile de poulet. Mes héros se vengent. Car si mon cas s'est compliqué, c'est que mon foie est fatigué par les personnages de mes livres, tous ces gens qui ont abusé du foie gras, de la fine, des bécasses, dans les Landes. Moi, j'ai été, somme toute, fort raisonnable ; je n'ai un peu bu qu'après l'armistice, au *Bœuf sur le Toit*, avec vous tous.

Il va près de la fenêtre, me chercher un long cahier, le roman qu'il est en train d'écrire et qui l'a sauvé dans ses veilles interminables : le roman de la famille tendre.

— J'ai vu ce qu'elle peut être quand on l'aime et qu'on va mourir. Tous mes frères à mon chevet, ma femme, mes enfants, sauf ma fille qui est encore là-haut dans l'atelier avec une scarlatine. Mon frère Pierre, qui avait tout lâché, sa faculté de Bordeaux, son hôpital, ses étudiants, ses malades, sa famille à lui. Alors,

tout ce que j'avais écrit sur la méchanceté des foyers me semblait abominable. Mais vous verrez : ce nouveau roman, on trouvera, qui sait ! qu'il n'est pas dans mes cordes !

Le Nœud de Vipères a très bien marché, mais Grasset n'a pu augmenter les mensualités qu'il verse à François Mauriac depuis plusieurs années. Les éditions de luxe ne se vendent plus. Dans les Landes sévit une crise depuis qu'on fait en Amérique de la résine industrielle. Son vin ne se vend pas. Le domaine de Malagar lui coûte cinquante mille francs par an.

Nous parlons de quelques livres qui ont paru ces temps-ci, notamment d'*Epaves* de Julien Green, qui est admirable.

— *Epaves* devrait porter comme sous-titre : *La Clef perdue*.

— Il y a quelques romans qui devraient le porter aujourd'hui, rétorquai-je.

— Oui, *Epaves* est inexplicable si on ne sait pas que le personnage principal qui souffre d'une telle inadaptation à la vie, ne peut aimer ni sa femme ni sa belle-sœur parce que, précisément... il aime les berges de la Seine.

— On peut très bien n'y faire que de longues marches !

Par quelle contradiction en sommes-nous venus à Raymond Radiguet dont nous avons autrefois, des premiers, décelé le drame. Lui, aimait les femmes et n'aimait qu'elles. On en doutait dans la société brillante qui enveloppait cet adolescent timide, où il était entré autant pour ses mérites littéraires que par la grâce équivoque de sa personne. Un aîné, au comble de l'amour, de l'inquiétude, de la jalousie, l'avait investi ; l'admirait pour son esprit mais ne le supportait pas, ce dont il souffrait, regrettant sincèrement de le faire souffrir. Mauriac voit l'intérêt d'un tel sujet ; le traitera-t-il ?

... Sans que la moindre lassitude apparût dans son esprit, aussi alerte que naguère, plus aigu que jamais, il touchait audacieusement à ces choses. L'heure passa. Une supériorité sereine, singulière, pure, l'éclairait ; celle d'un homme ressuscité. Il avait découvert la mort, et sur sa rive aperçu la bonté. Il s'était rapproché de Pascal encore un peu plus, d'un Pascal unique, inédit, d'un Pascal pacifié, qui n'était plus malade à présent, qui ne le serait jamais plus. C'est dans les sentiments d'un duc de Roannez que je le quittai. Je le lui dis et il reprit son comique de jeune homme. Mais son rire ne pouvait éclater, il l'eût déchiré, brûlé physiquement. Cependant ses yeux étaient pleins de malice quand il me souffla sur le seuil :

— Maurice, il faut que je sois à l'article de la mort pour que je vous retrouve !

Journée à Chartres

8 JUIN. JEUDI DE L'ASCENSION 1935

Quelle douceur quand, toute grise et de si loin, on l'aperçoit dans le ciel nu, « la flèche irréprochable », « la flèche unique au monde » ! J'avais rêvé avec Péguy de monter, sac au dos, à Chartres par la Beauce plate. S'il est un effort couronné, c'est celui du pèlerin qui, de Paris, à pied, s'en va vers la Cathédrale, modèle de Reims et d'Amiens, l'une des âmes de la France, et le rang suprême de l'art.

Péguy voulait être le Goethe chrétien ; dans *Eve*, un moment, il y atteint. Plus que quiconque, plus que Claudel, il fut touché par le sanctuaire marial. A tous il y donna rendez-vous, à Lotte, son cher compagnon, auquel il écrivait : « C'est là que j'ai laissé mon cœur ». Il y pria pour ses ennemis. Rien n'est plus pur que ce silence que l'on respire dans la nef. Des chrétiens qui ne le sont qu'à moitié, de pauvres pêcheurs morcelés, déchirés, distraits, entrés presque par hasard, ont connu là un anéantissement, puis un rajeunissement qu'ils n'espéraient plus. Le gothique enflammé appelle et couvre une mer immense de prières et de sanglots murmurés. L'art et la poésie ont sculpté la cathédrale autant que Dieu qui, d'ailleurs, ne serait pas Dieu s'il les avait négligés. Tant que Chartres dominera nos plaines, tant que les cariatides souriront et que sera debout le Parthénon, avec Baalbeck et Paestum, même ruinés, l'homme ne pourra pas dire que la vie avilit. Quel primaire oserait encore prétendre que le Moyen Age est barbare à moins d'oublier le sanctuaire des sept arts libéraux, qu'élève Chartres ? On y retourne comme à l'époque dont l'art rafraîchit les yeux et le cœur. Assez goûté à l'arbre de la science ! Il nous faut la simplicité splendide. Elle est là. Elle est dans ce *Jeu d'Adam* que, devant le portail sud qui reprend son sujet au portail royal, on jouait ce jeudi de l'Ascension. Contemporain de la sculpture, ce mystère a pu être joué à Chartres. Il semble que cette première pièce française est essentielle — consubstantielle, eût dit du Bos — à notre sensibilité, mais à notre culture également et qu'en elle nous retrouvons ce qui nous manque.

Les Mystères du Moyen Age sont des mélodrames dans le sens originel du terme et la célèbre maîtrise de Chartres, fidèle au plainchant grégorien, accompagne les répons de ce drame semi-liturgique. Eléments religieux et profanes se mêlent au premier tonnerre des orgues. Le théâtre, né à l'église, y revient. L'auteur ? Un inconnu. Le sujet ? Un commentaire indirect de la Genèse. Gustave Cohen, le savant médiéviste, a transposé littérairement ce texte de la grande époque courtoise ; Jacques Chailley a fait de même pour la musique. Sous la pétulante houlette de Robert

Brasillach, le groupe théâtral et artistique de la Sorbonne, section des Théophiliens, y donne tous ses soins. Les « entre-parleurs » ou récitants, ont l'air d'être descendus des niches ou des vitraux. M. Cohen, pour expliquer la littérature médiévale, n'a rien trouvé de mieux que de la faire jouer par ses étudiants, d'abord dans la salle des Thèses de la Sorbonne puis, aujourd'hui, sur les marches de Chartres. Quelle émotion quand l'un d'entre eux vient tout naturellement se placer sous le Dieu dont il incarne la réplique ! Symbole et interprète de la divinité, la Figure est habillée comme celle d'Amiens dans sa longue robe d'argent. Hiératique, charmante, la sagesse la plus haute, que ne l'avons-nous écoutée ! C'est Adam le grand coupable, ce n'est pas nous. Il a cédé à Eve qui avait cédé au diable, comme toujours. Un Satan bien gracieux, ce qui excuse la pauvre femme ! Et si intelligent ! Après avoir fait appel à sa coquetterie, il met l'accent insinuant sur la domination dont les femmes sont avides, dont les plus remarquables ont l'instinct. Goûte au fruit défendu. Non seulement tu seras libre de tout savoir, et avant ton époux, mais :

Tu seras dame de ce monde

Et des choses les plus profondes.

Que Satan ait lu Valéry, on le soupçonnait. Quand on écoute le *Jeu d'Adam* on en est sûr !

Eve dolente, qui toute au mal te livres,

Que tu crus tôt le conseil de la guivre.

Toujours est-il qu'Adam, ce que nous n'ignorions pas, n'a rien eu de plus pressé que d'obéir à Eve qui galamment traitée, par un Don Juan soufré et sinueux, de faiblesse et tendre chose, et se croyant désignée pour être l'égale du Créateur, nous a privés du Paradis.

Le Paradis de Chartres, à gauche, sur le portail où triomphe le Christ du lion et du dragon, frissonnait de toutes ses feuilles et de ses fruits, mais l'imagination du public réchauffait l'atmosphère d'un été dérisoire. Adam avait le visage grave et si inquiet que l'on pouvait se demander s'il ne se préparait pas à jouer Hamlet. D'ailleurs, Adam, Hamlet, c'est si souvent le même homme ! Eve, elle, était ce qu'elle est restée, aussi coquette avec Dieu qu'avec Satan. Un bonheur égal leur étant interdit on assista au bannissement qui suivit la chute. Nul sourire n'attendrit les visages ni les paroles. Sa femme, aussi pauvre et démunie qu'Adam, lui montra une sollicitude qui, bien qu'un peu tardive, encouragea aussitôt notre père — et les spectateurs avec lui — à persévérer dans la voie du travail et de l'effort, un effort qui n'est pas désintéressé puisqu'il laisse espérer le ciel. Les démons avaient beau venir, par bonds puérils et insolents, cerner le couple misérable et, conduits

par le diable ironique, l'entraîner doucement vers l'Enfer : « Et cependant en Dieu est l'espérance... » entendions-nous. On pouvait d'autant moins en douter que ce n'était pas en enfer, ce n'était pas non plus dans les coulisses qu'Adam et Eve s'en allaient, mais dans la Cathédrale elle-même : la grâce leur y serait rendue, au prix de quelques prières en supplément.

Cloches et grandes orgues là-dessus se déchaînent. Tandis qu'Eve va reprendre le tailleur et l'imperméable, et l'ange de même, chacun se précipite, plein d'espérance et à la fois de mélancolie, les uns vers la gare, les autres vers leurs voitures, vers les cars. Ces jeunesses, qu'elles sont délicieuses à voir. Il en était venu de tous les pays. D'exquises Anglaises comme des blés jacassaient le long du trajet leur joie d'avoir revu Chartres, c'est un pèlerinage pour la France et aussi pour toute l'Europe ! Que de fois, au dehors, en Allemagne surtout, des amis me disent que ce qu'ils aiment le plus chez nous, c'est Chartres. J'y vois Clovis, Saint-Louis, Henri IV qui vint s'y faire sacrer. Je pense au veilleur qui, le long de la balustrade, au long des siècles, protège ce pays. Les cathédrales, Rodin le dit, n'auraient-elles pas été faites pour la nuit ? Aujourd'hui, elles me paraissent plutôt faites pour le jour, et pour un jour comme celui-ci. Chartres, qui servit de décor à Hugo, à Huysmans, à Péguy, se maria au vieux drame inconnu, et comme elle éternel ; toutes nos impuretés, une fois de plus, une fois pour toutes, sont tombées devant elle.

Paul Claudel dans son lit rue Jean Goujon

12 OCTOBRE 1936

Etendu dans un large lit de cuivre, je n'ai pas le Claudel ruminant ses sublinités et ses ruses ; le génie aujourd'hui repose avec un sourire, la parole guère plus lente qu'à l'ordinaire mais sans accroc ni explosions, ni pics, ni plongées ; la voix paternelle ; son front, sur l'oreiller, s'enlève dans un ivoire jaune, prêt pour la statuaire ; la main du paysan riche, bien à plat sur le drap de belle toile glacée. La fenêtre est entrouverte mais le radiateur, à l'intérieur, maintient une chaleur forte.

— Je n'ai jamais eu jusqu'ici que de petits accès de paludisme comme tous les coloniaux, en Chine, au Japon, au Brésil, mais rien de sérieux de toute la vie... Aux Etats-Unis, c'est l'ennui qui me tuait : passer des heures à table devant un verre d'eau glacée entre des femmes de sénateurs américains, tous les soirs, tous les soirs, vous imaginez ! Et puis, la surdité épuise !... Et les bals, les dîners, les discours.... On n'a pas très envie de demeurer sur

la scène à une époque où les nègres du Dahomey sont plus libres que les Italiens de Mussolini. Je vis dans ce présent. Je regarde la banquette avant... Il ne faut pas s'éterniser... D'ailleurs, j'ai tout dit de ce que j'avais à dire.

Et Claudel récapitule, non pas comme en songe, avec un air comptable, en fermier qui contemple avec satisfaction dans la grange et le grenier la lourde masse blanche des sacs de blé et qui, par la lucarne, aperçoit les bonnes terres bien travaillées, non, pas en fermier, mais en propriétaire qui n'est pas dans l'indivision. Pas la moindre mélancolie ni orgueil littéraire, mais une sorte de tranquillité compacte, lorsqu'il répète avec une légère variante :

— J'ai tout dit mon affaire.

Quant à son âme, n'en parlons pas, Claudel est aussi attaché au ciel qu'il le fut, non, qu'il l'est encore, à la terre. Il n'a pas un doute. Il est solide sur son âme. Il peut s'envoler. Il est prêt. Et depuis longtemps ; mais il ne ferait rien pour devancer l'appel. D'ailleurs, il n'est pas si malade. Ce soir, il se sent déjà mieux. La vie politique, la vie littéraire, l'intéressent.

— J'ai quelques pages à écrire sur mon expérience d'exilé pour terminer mes *Souvenirs diplomatiques*, que j'avais commencés quand vous dirigiez vos *Nouvelles* et cet imbécile d'A. G. m'a contraint de continuer à *Paris-Soir*.

Soudain, le Front Populaire gagne dangereusement l'entretien.

— Léon Blum est une injection pas très pure dans notre vieille France. Mais tout vaut mieux que cet automatisme des dictatures. C'est une grande intelligence, mais pas de caractère ; Berthelot en faisait grand cas.

De Berthelot, il n'y avait qu'un saut pour atteindre Paul Morand dont Berthelot fut « le patron » et que Claudel regrette fort de voir abandonner la diplomatie. C'est qu'il aime beaucoup Morand :

— Un cœur exquis et droit, un écrivain véritable, écrivain-né, qui a peut-être eu trop de succès en commençant, mais qui a un fonds et il en tirera beaucoup, vous verrez... Avec lui, que d'excellents rapports j'ai toujours eus !

Là-dessus, digression peu chrétienne sur les bonnes et sur les méchantes manières des écrivains nouveaux. Montherlant surgit ; Claudel s'obstine à voir en lui un païen, un féodal, « un noble » qui lui dissimulent tout le reste : le catholique romain et surtout, le principal, l'artiste, le premier de sa génération.

— Injuste, vous me trouvez injuste ! Injuste, quek-ça veut dire ?

Je rappelle alors à Claudel le tremblement de terre du Japon lorsqu'il s'y trouvait en poste, l'émotion que nous avons eue à

Paris lorsqu'on put croire un moment qu'il y avait trouvé la mort. L'émotion de Barrès, dont j'avais été le témoin, l'étonne mais ne lui déplaît pas du tout. Quant à celle de Montherlant, s'il savait ! me disais-je, mais il allait savoir, car c'était l'occasion ou jamais de ne pas garder pour moi l'article que Montherlant avait écrit sur « Claudel s'enfonçant dans les entrailles de la terre », d'un lyrisme, d'une ferveur ! et qui, heureusement, Dieu merci ! n'avait jamais paru. « Claudel est là chez lui », terminait Montherlant au comble de l'exaltation, mais aussi, du désespoir. Avant que j'eusse achevé, Claudel avait revisé son jugement. « C'est quelqu'un, il n'y a pas à dire ! »

Rue Jean-Goujon, aujourd'hui, entre la place avec sa vasque et la chapelle orthodoxe (Hugo s'est installé là après *Hernani*), Paul Claudel habite un petit hôtel, à droite sous le porche.

— J'aurai beaucoup déménagé, dit-il, sans nul ennui dans la voix.

Tout près des Champs-Élysées pourtant, la rue n'est point passante, rien de la gaieté ménagère, au printemps, rue de Passy, où je le vis pour la première fois, dans son village du seizième arrondissement, et qu'il arrivait de je ne sais quelle ambassade lointaine. Eh ! Tokio, c'est cela !

— La rue de Passy me plaisait par son exotisme. Ici, c'est autre chose. De bon matin, après la messe au Gros Caillou, je me promène rue Clerc, où il y a un marché, des voitures à bras pleines de légumes, et rue Saint-Dominique, dans le bout qui n'est pas la Guerre, où il y a pas mal d'étalages épatants, quelle bonne et diverse humanité, très vivante, dans ce coin-là ! Cela change de l'atmosphère diabolique d'Angkor que je n'oublie pas. Ce qu'il y a de bon quand on va à la messe de sept heures, c'est qu'on a l'esprit très clair, très impressionnable. Et ça fait une bonne matinée de travail.

En arrivant, je redoutais de trouver un grand malade et, à vrai dire, le voir dans son lit, immobile, la tête ivoire dans le creux de l'oreiller, m'avait donné un saisissement. J'étais rassuré. Il me dit :

— Je ne suis pas, moi, en état de déminéralisation !

Et de me répéter sa visite académique à Pierre de Nolhac, voué maintenant à un stage indéfini au Purgatoire pour n'avoir pas compris le rythme respiratoire claudélien. Claudel s'apaise, reprend son sourire inhabituel, et avec un peu d'imagination, je pourrais le voir monter au ciel lorsqu'il me dit, enflant sa poitrine comme s'il respirait déjà l'air des sommets :

— Je vais aller dans la neige !...

MAURICE MARTIN DU GARD